

Culture & Société

Humour

Les Romands cherchent leur salut en Suisse allemande

Après Joseph Gorgoni, Karim Slama et Carlos Henriquez ont quitté le français pour tenter l'aventure en Suisse alémanique. Un pari réussi qui leur permet de conquérir de nouveaux publics



Audacieux
Karim Slama: «L'aventure française est risquée et coûteuse. Je préfère me concentrer sur mon pays, parce que j'aimerais être reconnu comme un artiste suisse, sans subir les contraintes des barrières culturelles.» FLORIAN CELLA



Carlos Henriquez:
«J'ai écrit mon spectacle en dialecte en suivant le conseil d'Emile. J'ai accepté mes maladresses et mes erreurs.» DR



Joseph Gorgoni:
«Pendant quatre mois, tous les jours durant plusieurs heures, je répétais phrase après phrase le spectacle.» OLIVIER VOGELSSANG

Rocco Zacheo

Ils ont décidé de braver l'obstacle, de franchir la solide palissade culturelle qui sépare la Suisse romande de la Suisse alémanique et d'aller affronter leur art dans un territoire qu'on présume hostile.

Ils se nomment Karim Slama, Carlos Henriquez (un des trois Peutch) ou Joseph Gorgoni (Marie-Thérèse Porchet). Tous ont quitté un jour leur langue de confort, le français, et ont fait le pari de décliner leur humour dans les sonorités râpeuses et parfois ingrates du *Schwytzerdütsch*. Opération kamikaze? On pourrait le croire, mais les faits rapportent un succès parfois inattendu. Les louanges ont accompagné la tournée de Marie-Thérèse Porchet sous le chapiteau du Cirque Knie, en 2010. Et, le 25 août dernier, le journal *SonntagsZeitung* plaçait Karim Slama à la

«Les Alémaniques sont charmés par les Romands, ils nous aiment alors que nous, nous restons méfiants»

Karim Slama

14e position de son classement des meilleurs humoristes suisses.

L'artiste lausannois a certes opté pour le *Hochdeutsch*, mais sa mue linguistique a été aussi laborieuse et complexe que celle opérée par ses confrères. Adopter une nouvelle langue et, qui plus est, parvenir avec elle à faire rire, n'a pas été une sinécure. Chacun s'y est mis avec sa recette personnelle. Joseph Gorgoni se souvient d'un travail acharné: «Pendant qua-

tre mois, tous les jours durant plusieurs heures, je répétais phrase après phrase le spectacle. J'étais suivi par un coach qui enregistrerait mes passages et me corrigeait. Aujourd'hui, je ne parle toujours pas le *Schwytzerdütsch* pour autant, mais cette langue continue de me faire rire et de m'attirer.»

Complexes à surmonter

Karim Slama a préféré le bon allemand «pour des raisons de facilité dans l'apprentissage». Carlos Henriquez, lui, s'est fait violence pour manier les rudiments dialectaux et donner vie à son spectacle *I bi nüt vo hie* (*Je ne suis pas d'ici*). «Je suis de Bienne et, comme tous les francophones de la ville, j'étais complexé face aux germanophones, qui se débrouillaient très bien en français, alors que nous, on boudait. Lorsque s'est présentée l'occasion d'évoluer en *Schwytzerdütsch*, je me suis

lancé sans hésiter. J'ai écrit mon spectacle en dialecte en suivant le conseil d'Emile. J'ai accepté aussi mes maladresses et mes erreurs, et je crois que celles-ci ont fini par donner une plus value à mon show.»

L'accent qui se coupe au couteau, les fautes de grammaire, les mots estropiés: il y a là une des clés pour comprendre le succès de ces «expatriés». Car, comme le dit Karim Slama, «des Alémaniques sont charmés par les Romands, ils nous aiment alors que nous, nous restons méfiants.» C'est sur ce socle de sympathie que la plupart des spectacles déroulent un canevas somme toute identique: celui du *Welsch* aux prises avec les codes incompréhensibles et les coutumes insondables d'outre-Sarine. Un humour qui force le trait des clichés, qui dit les particularismes identitaires et qui finit aussi par reconnaître que, au fond, nous sommes tous empreints des mêmes préjugés.

Ces artistes contribuent ainsi à l'abatement de quelques barrières. Mais que motive réellement leur migration? Pour Grégoire Furrer, président fondateur du Montreux Comedy Festival, il n'y a pas de mystère: «L'humoriste romand est tôt ou tard confronté avec l'étroitesse du bassin romand. Alors, il cherche à s'exporter, à conquérir de nouveaux publics. Il pourrait bien sûr se tourner vers la France, mais là-bas, la concurrence est très rude et le marché saturé.» Un constat implacable que confirme Karim Slama: «L'aventure française est risquée et coûteuse. Je préfère me concentrer sur mon pays, parce que j'aimerais être reconnu comme un artiste suisse, sans subir les contraintes des barrières culturelles. Oui, en Suisse alémanique il faut travailler dur parce que les cachets ne font qu'un tiers de ce qu'on connaît ici, où les théâtres sont davantage subventionnés. Mais cela n'est pas du tout un obstacle.»

Le début de l'exode

● **Eclairage** Faire de l'humour en *Schwytzerdütsch* en étant un *Welsch*? Le choix de certains artistes pourrait devenir une tendance lourde. C'est l'avis du fondateur et président du Montreux Comedy Festival, Grégoire Furrer. La nécessité d'élargir le bassin du public, de multiplier les spectacles et de pouvoir ainsi vivre dignement de son art est le moteur principal qui pousse les humoristes à la migration linguistique. Mais ce mouvement risque néanmoins de s'essouffler. Grégoire Furrer: «Je crois que, à terme, si l'artiste romand veut s'imposer durablement outre-Sarine, il devra développer d'autres types de spectacles. Le cliché

du *Welsch* ne pourra pas séduire éternellement le public alémanique. Les stéréotypes et les éléments identitaires fonctionnent pour les premiers artistes arrivés. D'ailleurs, certains humoristes diversifient déjà le tir: Karim Slama intègre à son spectacle des images, de la musique et un travail corporel important.»

La jeune relève, elle, se voit déjà ailleurs, en Angleterre. «Je sais qu'il y a des humoristes qui font traduire leurs petits spectacles en anglais, note Grégoire Furrer. Certains d'entre eux les jouent dans les bistrotts et les petites salles. Dans une dizaine d'années, ce sera la règle.»